L'ANNEXION

Les journaux ont parlé ces jours derniers du zèle patriotique d'un habitant d'Osmond qui vient d'adresser aux Chambres une pétition pour les prêts de s'intéresser au sort des ouvriers du littoral. Il paraîtrait que, de moins en moins, ces deux séances, mises en vente chaque année par voie d'adjudication publique et acquises par les étrangers à un prix très mince. Grâce à ce système, la Hollande accapare à son profit tout le frais national.

Comme patriote, l'honnorable pétitionnaire d'Osmel proteste avec douleur pour que le pays se montrât plus vagues de ses gloires, et de ses intérêts, en défendant les ouvriers du littoral contre l'assassinement de l'étranger.

Voici un chansonnier intitulé d'un patriote nain dont la boîte à musique, avec son répertoire d'antan, nous montre encore la Brabançonne si démobilée. Car décidément, la nationalité belge, de plus en plus, n'est plus qu'une fiction à l'échelle d'une carte d'Europe, pour un peu, continue à donner l'apparence. Ainsi d'une maison mortuaire où subsiste quelques jours encore la plaque de cimetièr de la ville avec le nom de celui qui n'est plus.

Nous nous laissons lentement envahir par tous nos voisins à la fois, leur prenant à tout chose, renonçant, volontairement à tout ce que nous avions en nous d'un peu local, traditionnel, original.

Abandonner nos exquises boules de Blankenberghe à la gourmandise des Hollandais, ce n'est rien du tout auprès des précédentes renoncements ; déjà nous avons délaissé les huttes d'Osmel, si savoureuses, si fines qu'elles fussent, pour leur préférer les Zélennes, uniquement parce qu'elles sont étrangères.

Et quant à la bière, c'est ici surtout qu'on peut connaître dans son étendue cette annexion à l'intérieur ; toutes les bières nationales, on les dédaigne; les cafés et restaurants ne servent plus que les bières étrangères : bock, pale-ale, stout, porter, bavaro, surtout. Dans toutes nos villes surgissent chaque jour de nouvelles brasseries allemandes, laides, communes, de mauvais goût, avec des peintures au bitume d'un comique saisissant; on sert toutes les choses d'huitres-Kühne saucisses, saucissons, choucroutes avec de gigantesques verres de bière épaisse, lourde, indigeste, assoupissante, qui emplit la bouche et hêle définitivement le cœur.

Nous n'avons pas déjà l'esprit trop vigoureux et trop alerte. Ceci non nous achever à coup sûr ! Oh ! la manie des imitations, des importations, des pasteilles à l'entrée ! Cela ne s'est jamais vu, à coup sûr, une nation qui se tait ainsi la mèche de la confédération.

Mais à Bruxelles, aujourd'hui, tous les mots, toutes les enseignes sont copiées de Paris ; tous nos marchands jouent les pièces de Paris ; tous nos journaux décopent les journaux de Paris; nos cercles produisent des conférences français ; et le peuple, des gens de dix-huitième siècle, le plus souvent qui demeurent en des hôtels de ville dans un public imbécile et étranger.

Ainsi, la démobilisation de l'indépendance était annoncée, une poésie absolument inutile peut voir, qui aurait valu une collection au musée belge qui aurait ouverte l'écrire. D'un autre français c'est exquis et spirituel étonnamment ; et la moitié des journaux du pays reproduisent ces vers, soit de l'indépendance.

En matière d'art c'est la même chose. Dernièrement nous visitons le musée de la ville de Gand : dans la partie moderne, la moitié des tableaux doivent des peintres français, ceux-ci n'exposant même que dans ce but et sous cette condition. On a divagé depuis longtemps la vie de la commission qui se rend à Paris au mois de mai, fait des démarches chez des peintres, leur demandant de vous faire suivre leurs toiles à garantir en retour, soit un échantillon, soit un subsides, soit une décoration.

C'est monstrueux, quand on songe que nos plus grands, nos plus vénérables maîtres, H. Bouanger, Dubois, Deware sont morts d'avoir un faim ou de ne pas avoir de gloire.

Un tel pays qui, volontairement, pendant presque 60 ans, aura eu la folie de l'étranger et l'irréparable déshérité de soi, n'a-t-il pas ainsi prouvé qu'il était indigne de l'indépendance et préparé lui-même son annexion.

Tandis qu'en d'autres pays on se découvre avec émotion quand retentit l'air national, comme si l'âme du pays chantait dans les cuivres, ici on s'en rit comme d'une musique démodées dont les sociétés de fanfares provinciales peuvent soulevé encore promener le ridicule.

Du reste, c'est déjà l'annexion, dit supposément Legrande, le meilleur de nos poètes flamands, quand on voit les femmes mirer leur beauté dans les miroirs étrangers.